

Lacan Quotidien



N° 913 – Vendredi 5 février 2021 – 16 h 34 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Deux succès de la psychanalyse ?

EN AVANT

En thérapie, une série française

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

LECTURES

Lire Lacan et approcher l'autisme, en langue anglaise

par Jean-Claude Maleval



En thérapie, une série française

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

La sortie de la série française *En thérapie* réalisée par Olivier Nakache et Éric Toledano, dérivée du feuilleton culte israélien *BeTipul*, matrice originale produite en 2005, tombe à pic. En plein confinement, ces tempêtes sous des crânes, ces voyages en chambre sont brûlants d'actualité.

La version française est la vingtième du genre. On apprend à cette occasion que les chaînes de la télévision française se sont longtemps montrées rétives, et qu'il a fallu, si l'on peut dire, les attentats du Bataclan pour qu'une production française trouve à se réunir, adaptée à partir de ce trauma individuel et collectif, et soit programmée par la chaîne Arte, franco-allemande, en trente-cinq épisodes de février à mars 2021.

Cette réticence n'est pas peut-être pas un hasard si l'on se rappelle qu'en 2004 un certain amendement Accoyer était voté par la chambre des députés, visant à reconfigurer le champ des pratiques thérapeutiques pour les rendre compatibles avec la culture de l'évaluation dite « scientifique ». Certains se rappelleront qu'une levée de boucliers eut lieu alors, suivie d'une autre série, celle des « forums des psys » convoqués aussitôt par Jacques-Alain Miller à Paris et relayés dans toute la France et au-delà, en Belgique notamment, où des praticiens de toutes obédiences s'appliquèrent à déchiffrer les coordonnées de cet *aggiornamento* sinistre préconisé par certains politiques, pour conserver la spécificité de leurs pratiques et de leur évaluation par des pairs selon des critères affins.

Qui dans la nébuleuse psy se plaindrait de voir aujourd'hui les noms de Freud et de Lacan faire retour par le truchement d'une série de grande diffusion qui réussit l'exploit de rendre palpitant le déroulé de sept fois cinq séances de thérapie ou de psychanalyse ? Si la psychanalyse est réfractaire à l'image, si l'imaginaire ne lui est pas étranger, ni les fictions, la gageure n'était quand même pas mince.

On ne serait pas surpris que les réalisateurs, les scénaristes, aient eux-mêmes quelque expérience, directe ou recueillie, de cette chose-là qu'ils ont installée au cœur de cette série. Ils ont su saisir le moment français, l'ébranlement du lien social induit par les attentats. Ils ont réussi à corréliser le malaise de la civilisation et celui de chacun. Ils témoignent ainsi de ce qui a passé, aussi bien de ce qui s'est gauchi, perdu de l'expérience et accumulé de cet encombrement nommé savoir dans l'opacité du présent. Leur savoir-faire à eux est patent, au prix d'une confusion entretenue entre psychanalyse et psychothérapie ; face à lui, le savoir-faire du psy, en délicatesse avec la « théorie », évanescent, toujours déjà dévalué et à renouveler, ne fait pas le poids.

Classicisme

Pour cette exploration fictionnelle de l'intime, les réalisateurs ont choisi les canons du classicisme le plus rigoureux : unité de lieu, soit le cabinet d'un « psy » dans l'appartement bourgeois où il vit avec sa famille, parfois la rue, en contreplongée, et, exceptionnellement, un funérarium ; unité de temps, la séance, chaque séance. Celle-ci obéit au standard de la durée fixe, 40 ou 45 mn, tandis que les honoraires, eux, sont variables, fonction de chaque cas. Unité d'action enfin, c'est celle de la parole qui anime et traverse les protagonistes, rebondit, impacte, se perd et revient ; et ce sont ces moyens qui sont mobilisés de part et d'autre pour opérer, c'est-à-dire traiter la souffrance spécifique dite psychique.

La production réunit un casting sensationnel et le scénario a tous les ingrédients pour émouvoir sinon convaincre. Sachant que la seule référence que vous avez pour évaluer ce qui se passe sur l'écran est vous-même, vous vous y croiriez, vous y seriez presque. Pour un peu, l'analysant que vous êtes s'effacerait devant l'hystérique ou l'hystérisé que vous étiez et voilà que vous vous identifieriez, tantôt au patient, tantôt au « psy ».

À camera, camera et demie

Reste que si l'interprétation a lieu, vous ne sauriez oublier longtemps que ce n'est nulle part ailleurs qu'au cœur de ces acteurs qui ont prêté leur marionnette au sujet déboussolé que chacun incarne. Si vous êtes partout, rêvant éveillé, c'est en tant que vous vous projetez derrière la caméra, *camera oscura*, chambre noire. Celle-ci révèle sa puissance de pénétration dans les labyrinthes des passions humaines et trouve dans le cabinet du psy un concurrent, double ou rival, à sa mesure, faisant de vous son jouet, se faisant l'instrument de votre jouissance réverbérée par la mise en abyme faite spectacle de celle, invisible, impalpable, des autres, non moins insensée que la vôtre. Et si le plaisir est au rendez-vous, c'est que chaque acteur excelle à se faire la proie de son personnage, des embrouilles dont il se plaint, support de la lecture qu'il en fait passer et de la perspective qu'il prend sur la part irréductible qui est la sienne dans l'accomplissement d'un destin parfois tragique ou la naissance d'un désir décidé, choses dont la camera parvient à faire son objet, et de cet objet le lieu d'une cristallisation et d'un suspense.



Ainsi Freud et Lacan sont de retour sur la scène de la télévision française. Il y a pire nouvelle, par les temps qui courent, où aguerrir est plus que guérir la visée de nos pratiques et cette série, responsable en ce sens, le fait entendre. Faillible, le psy ? Sans doute, mais fidèle à la question dont il a fait son symptôme, dans les marges que la parole fraye entre les régimes infligés aux cohortes et autres populations bâillonnées par la pulsion de mort qui sévit à tous les étages de la société.

La psychanalyse, seule pratique déduite du malaise dans la civilisation tel que Freud en fonda l'observatoire en 1930, survivra à cette fiction, comme elle s'était répandue du temps qu'on la donnait pour le *main stream* régissant les pratiques thérapeutiques. Déformations et malentendus sont son ordinaire, alimentant les préjugés qui lui font cortège et dont elle doit toujours se dégager pour que se situent les impossibles qui sont sa boussole.

Un tel objet de consommation télévisuel modifiera-t-il la courbe de l'offre de consultation et de traitement dans les structures d'accueil psy telles que dispensaires, associations subventionnées dont on sait les listes d'attente à trois sinon six mois qui sont leur ordinaire, et le peu de considération dans laquelle ils sont tenus par ceux qui martèlent la « rentabilité » à laquelle ils sont assujettis ? Ou bien le cocktail d'émotions et de sensations retombera-t-il dans sept semaines, laissant le paysage psychiatrique et psychothérapeutique encore un peu plus nostalgique et dévasté par ce souffle qui aura tourné court ?

Quoi qu'il advienne, cette diffusion est bel et bien un acte, en rupture avec la promotion du *tout neurosciences* qui n'épargne pas les médias, sensibles à l'esprit du temps qui toujours nie et simplifie.

Les dissonances « réelles / virtuelles » qui trouent la trame de cet imaginaire ne sont pas sans écho avec la tragédie des attentats de novembre 2015 à Paris vécue, elle, au *un par un*, comme le savent tous les praticiens. Pour beaucoup, le Bataclan a résonné. Pour tous, au sens où le discours du maître a élevé ces attentats à la dignité de tragédie nationale.

Dans chaque cas, un écho, singulier, produit une relance de la question du désir, par le biais des *acting out* ou des symptômes. Là réside le credo du psy : il s'agit de ressaisir ce trauma, et de faire avec la résonance de l'actuel sur l'inactuel.

Et là, tous les moyens sont bons, pourvu qu'ils mobilisent la parole, et seulement elle. Chacun entre en scène avec sa manière d'être et de parler, cash.

Quant au psy que la caméra explore sous chacune de ses facettes, il est une sorte d'anti-héros, tiraillé et faillible, grandi sur fond d'un rejet de la théorie que sa contrôleuse ne cesse pas de questionner, et il met en œuvre une langue instrumentale pour délivrer un savoir, subtil parfois, mais qui n'en a pas moins des relents de prêt-à-porter. Comment, en effet, la cause audio-visuelle pourrait-elle admettre qu'il se taise, et rendre opératoire sa présence silencieuse ? Comment faire passer la langue qui soudain peut se faire entendre dans ce silence, pour peu qu'une oreille y prête attention ? Là est la butée de l'impossibilité de transmettre, avec les moyens du direct, ce qui a lieu dans une cure.





La réussite de l'entreprise est à ce prix, mais elle ne prétend pas se substituer à cet impossible ; elle le traite avec les moyens du spectacle : ainsi, chaque séance qui aurait pu nous accabler d'ennui devient une grande scène. Et les grandes scènes succèdent aux grandes scènes sans lasser. Les risques exorbitants de la pratique analytique, la tendance à figer la parole dans des formules absconses, à jargonner ne sont pas ignorées, ni la manière subtile dont les patients, à l'occasion, se gaussent pour mieux y prendre appui et faire passer leur propre dire. Enfin, il me semble que ce n'est pas trop dire que la série aborde, à travers les impasses rencontrées par chacun, psy et patients, la question de la fin de l'analyse.

La fin d'une analyse, telle est, surexposée, le personnage qui s'invite à tout moment du déroulé des scènes de séances. Le psy, c'est sensible, ne pourra mener aucun de ces patients au-delà du point où lui-même est parvenu dans sa cure. Son refus de la théorie est pathétique, ses faux-fuyants ne le sont pas moins, et le courage qu'il lui arrive de manifester ne fait que souligner ce dont il croit ne pas jouir sous prétexte qu'il la nomme, sa lâcheté.

Caricature, grincement ou grimace, sont ainsi autant de coups portés aux usages et aux préjugés que les « psys » suscitent et dont ils sont solidaires. De même, ratages et manières dont les discours se heurtent ou s'articulent structurent l'ensemble ouvert des psys qui n'ont pas renoncé à pratiquer avec la parole et ses pouvoirs, ses effets délétères et salutaires, contre le chiffre et ses noces silencieuses avec la pulsion de mort.

Il arrive qu'un certain savoir-faire leur donne un semblant de respiration, mais celle-ci reste encombrée des îlots de jargon au moyen desquels le thérapeute et sa contrôleuse cherchent à – hélas ! – *communiquer*, sinon *échanger*, empêchant les effets créateurs de la parole de se manifester.

Pourtant, que les auteurs et réalisateurs d'*En thérapie* l'aient ou non calculé, leur objet fait tache dans la série des séries. La question des conséquences sur le *Zeitgeist* reste ouverte, et pour le dire avec le Lacan du Séminaire XVI : leur savoir-faire ménage-t-il un lieu pour ceux que le savoir gêne et qui du coup sont en délicatesse avec la vérité ?

LECTURES

Lire Lacan et approcher l'autisme, en langue anglaise

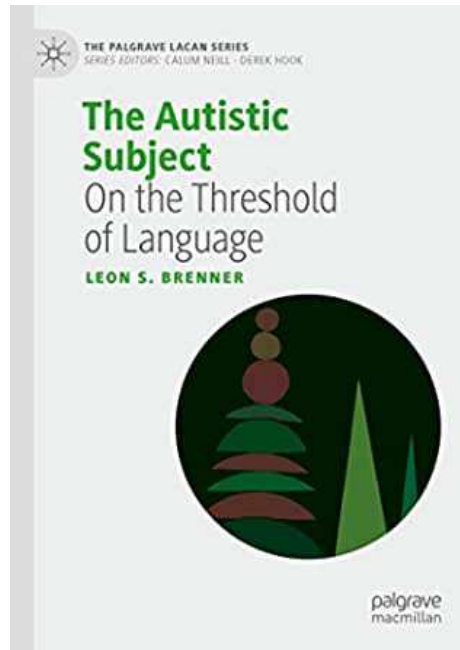
par Jean-Claude Maleval

À propos de The Autistic Subject. On the threshold of language de Leon S. Brenner

The Autistic Subject. On the threshold of langage (1) est un ouvrage surprenant, riche d'hypothèses originales, rédigé par un chercheur de l'Université de Postdam, près de Berlin : Leon S. Brenner propose une nouvelle approche de l'autisme, en l'appréhendant non comme un trouble mental, mais comme un mode d'être. Bien qu'écrivant en langue anglaise, l'auteur se situe résolument dans le champ d'une approche lacanienne de l'autisme. Il part de l'hypothèse introduite par Rosine et Robert Lefort, dans les années 1990, selon laquelle l'autisme serait une structure subjective singulière. Il propose un abord original des fondements conceptuels de la clinique lacanienne contemporaine de l'autisme, prenant principalement appui sur les travaux d'Éric Laurent et de moi-même.

L. S. Brenner considère que les anomalies de développement du langage et de la parole sont des caractéristiques déterminantes de l'autisme. Le but de l'ouvrage, affirme-t-il, est de fonder la singularité de la structure autistique dans la relation du sujet au langage. Il souligne la pauvreté ordinaire du babil et surtout son manque d'orientation sociale, chez les bébés à devenir autistique. Leur entrée dans le langage est coupée de sa fonction de communication, elle s'opère dans la solitude, elle emprunte essentiellement deux voies : l'écholalie et l'écrit. La première donne naissance à une langue « verbeuse » (selon le terme de Lacan), la seconde à une langue factuelle. L. S. Brenner met particulièrement l'accent sur la primauté de l'utilisation du signe par les autistes quand ils cherchent à communiquer. Il considère que le privilège donné au signe affecte la façon dont ils vivent le monde. Il s'agit de l'un des traits qui les distingue clairement de sujets psychotiques. L'auteur prend appui sur la distinction précise établie par Lacan entre le signifiant et le signe, afin de démontrer que la dépendance au signe se trouve au principe de nombreuses caractéristiques du fonctionnement autistique. La relation rigide du signe au référent génère une langue ayant pour idéal que chaque mot ne possède qu'un seul sens, ce qui l'apparente à un code. Il en résulte une difficulté pour comprendre l'ambiguïté, l'humour, les abstractions et les concepts généraux. En outre, faute de la capacité de s'approprier le signifiant, il est difficile à l'autiste d'interpréter et de comprendre ses émotions. Une scission entre celles-ci et l'intellect en est une conséquence majeure. À cet égard une précieuse indication de Donna Williams sur la nature de l'autisme est prise au sérieux : « Fondamentalement, écrit-elle en 1992, afin de différencier l'autisme de la schizophrénie, la solution que j'avais trouvée pour réduire la surcharge affective et permettre ainsi ma propre expression consistait à combattre *pour*, et non pas *contre* la séparation entre mon intellect et mes émotions ».

Le mode d'accès à la jouissance propre aux autistes est appréhendé à partir de la rétention de l'objet de la pulsion invocante et du retour de la jouissance sur le bord. Selon L. S. Brenner, les caractéristiques de l'économie libidinale autistique affectent la capacité des sujets à parler et produisent un mode de satisfaction spécifique qui se concentre sur la périphérie du corps et les surfaces des objets. L'ouvrage propose trois perspectives thématiques distinctes pour développer ces points. La première est ancrée dans la notion de trait unaire de Lacan, la deuxième s'aventure dans le domaine de la topologie, la troisième s'attache à la rétention de l'objet dans le circuit de la pulsion invocante.



De nombreux traits autistiques spécifiques sont abordés à partir d'études de cas issues de la littérature analytique et des observations d'auteurs classiques (Kanner, Asperger, Klein, Malher, Tustin, Bettelheim, Lefort, Rey-Flaud, Laznik). Elles brossent un tableau de l'autisme déterminé non comme une altération d'un état de développement « normal », mais comme un fonctionnement subjectif permanent qui affecte tous les aspects de l'expérience interne et externe du monde depuis la naissance : un mode d'être. Dès lors, L. S. Brenner soutient que, dans la clinique psychanalytique de l'autisme, il n'est pas attendu du sujet qu'il se débarrasse de ses traits autistiques : il s'agirait plutôt de trouver comment son mode de fonctionnement peut faciliter un mode spécifique d'accès au langage accompagnant une entrée dans le lien social.

Écrit d'une manière accessible, l'ouvrage fournit par ailleurs une bonne introduction à la distinction entre névrose et psychose opérée par Freud et Lacan. C'est sur la base de cette distinction que la singularité de la structure autistique cherche à être construite.

Son dégagement ne s'appuie pas sur des symptômes ou des comportements, mais sur l'élaboration structurelle d'un mécanisme psychique qui en serait la cause sous-jacente, ce que l'auteur suggère d'appeler la forclusion autistique. Une des originalités majeures de la recherche tient à la tentative pour cerner celle-ci. Elle entraverait le fonctionnement de la *Bejahung* primordiale faisant ainsi obstacle à l'inscription du signifiant du *Nom-du-Père*. Ce ne serait donc pas ce dernier qui serait rejeté dans l'autisme. Afin de justifier la singularité de la

forclusion autistique, trois facteurs décisifs de son fonctionnement sont étudiés : sa position dans le modèle du refoulement présenté par Freud, la nature exacte de son objet d'exclusion et le mode unique de fonctionnalité linguistique qu'il permet. L. S. Brenner considère que la forclusion autistique frappe d'exclusion le trait unaire comme précurseur de la pure différence, mais aussi la désignation symbolique du trou et le circuit de la pulsion invocante. La forclusion se situerait à un niveau qui précéderait le rapport minimal au symbolique rendu possible par la mise en place du signifiant du Nom-du-Père.

L'auteur souligne que l'approche lacanienne de l'autisme ne plonge pas dans l'histoire du sujet, et ne recherche pas non plus la cause biologique ; néanmoins, selon lui, elle donne un aperçu d'une causalité fonctionnelle. Il fait reposer fondamentalement la structure autistique sur trois caractéristiques : un mode altéré d'accès au langage, une rétention des objets de la pulsion et un appareillage de la jouissance par le bord. Il considère que ce dernier inclut l'objet autistique, le double et l'intérêt spécifique. Ces trois éléments possèdent en commun d'être l'objet d'un investissement libidinal exceptionnel : ce sont les trésors de l'enfant autiste. Ils sont nommés *bord* parce que le sujet autiste les situe comme des intermédiaires rassurants entre lui et le monde extérieur. Il les utilise spontanément, quand il n'en est pas empêché, pour se protéger des échanges, pour réguler sa vie affective, et pour entrer en contact avec son entourage. Le modèle de L. S. Brenner divise le « spectre linguistique » autistique en quatre catégories diagnostiques qualitativement distinctes basées sur le développement du bord : l'absence de bord, le bord protecteur, le bord dynamique et l'évidement du bord. Les sujets qui parviennent jusqu'à cet évidement atteignent un pôle invisible de l'autisme qui ne correspond plus guère aux descriptions psychiatriques. L'auteur soutient que son modèle est une alternative viable au cadre du « trouble du spectre autistique » présenté dans le *DSM-5*. Il est basé sur la relation dynamique du sujet avec le langage et la jouissance et suppose toujours qu'une structure sous-jacente dicte les modalités et les degrés de sévérité des symptômes.

L. S. Brenner se situe dans une perspective éthique qui considère l'autisme comme un mode d'être légitime et non comme une maladie, une folie, ni même un handicap. Sa méthode se fonde sur l'examen de cas cliniques et sur des études psychanalytiques conceptuelles. La recherche possède le grand mérite de s'appuyer sur la richesse heuristique de l'approche lacanienne de l'autisme pour introduire le lecteur anglophone à une prise en considération de la subjectivité de l'autiste.

1. L. S. Brenner L. S., *The Autistic Subject. On the threshold of language*, introduction de J.-C. Maleval, Basingstoke (Royaume-Uni), Palgrave Macmillan, 2020.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr [CLIQUEZ ICI](#)